

LES CAHIERS  
DE L'HUMANISME

*Revue consacrée à la littérature de langue latine  
dans l'Europe de la Renaissance  
(XII<sup>e</sup> - XVIII<sup>e</sup> siècles)*

TOME I

( 2000 )



LES BELLES LETTRES  
KLINCKSIECK

« SALUTATE MESSER AMBROGIO »  
AMBROGIO LEONE ENTRE VENISE ET L'EUROPE\*

par CARLO VECCE

En octobre 1518, une lettre expédiée d'Italie parvient à Louvain. Son destinataire est l'un des personnages les plus en vue de l'Humanisme européen, célèbre déjà depuis la publication des *Adages* et de l'*Eloge de la folie*, Erasme de Rotterdam. Après une longue période de formation entre les Pays-Bas, les Flandres et Paris, au contact de cette exigence de renouvellement intérieur propre à la *deuotio moderna*, proche de la nouvelle culture humaniste d'origine italienne propagée à Paris par Robert Gaguin puis par Jacques Lefèvre d'Étaples et Guillaume Budé, Erasme s'était finalement rendu en Italie dans les années 1506-1509. Il y avait fortifié sa connaissance du grec avec des humanistes tels Bombasio, Musuro, Carteromaco et s'y était lié surtout avec Alde Manuce, avec lequel il collabora activement de 1507 à 1508. Le contact avec la culture italienne avait donc été déterminant : Erasme avait rapidement appris la méthode philologique de critique textuelle que les humanistes italiens appliquaient aux textes classiques et l'avait appliquée, à son tour, à la *Bible* et aux Pères de l'Église. L'entraînement à la libre critique du texte ne pouvait pas être alors un exercice sans conséquences. C'est en ces années que l'on mettait en discussion la fonction traditionnelle de l'Église en tant qu'héritière et unique interprète du texte sacré et la proposition de corriger ce texte et d'en donner des variantes sur des bases objectives et scientifiques, comme pouvait le permettre l'examen d'un manuscrit ancien, n'était pas reçue avec beaucoup de sympathie.

Pour cette raison, depuis quelque temps, Erasme ne recevait pas de bonnes nouvelles d'Italie. Les milieux ecclésiastiques, en particulier ceux qui étaient proches de la Curie pontificale, à Rome, n'avaient pas accueilli favorablement ses travaux sur le *Nouveau Testament*, travaux qui corrigeaient la traduction latine traditionnelle de saint Jérôme (la *Vulgate*) sur la

\* Article traduit de l'italien par Marc Deramaix.

base d'un examen plus approfondi de la tradition manuscrite grecque. Erasme, au fond, reprenait le travail déjà fait par Lorenzo Valla, un travail qu'Erasme connaissait bien, puisque c'est précisément lui qui avait découvert à Louvain l'unique manuscrit complet de l'œuvre de Valla sur le *Nouveau Testament* et en avait donné la première édition. Il rencontrait ainsi les nombreux travaux philologiques que le cardinal Ximénez suscitait alors en Espagne. Cependant, à Rome, ces travaux étaient alors suspects. De l'Allemagne parvenaient des nouvelles inquiétantes à propos d'un moine augustin, un certain Martin Luther, qui attaquait l'autorité du pape et de l'Église en matière d'interprétation des Écritures. On commençait à dire que c'étaient des savants comme Erasme qui avaient dangereusement ouvert la porte, avec leurs écrits polémiques et satiriques, à cette excessive liberté de jugement. De plus, la paix entre les princes chrétiens semblait affaiblie au moment où la menace ottomane se profilait à nouveau à l'horizon de l'Europe.

Erasme ouvrit donc cette lettre, convaincu d'y trouver les tirades habituelles sur la prudence dont il aurait dû faire preuve et sur les médisances qui s'accumulaient à son propos dans les milieux italiens. Au contraire, cette missive lui apportait les paroles et le salut d'un vieil ami, un ami des années qu'Erasme se rappelait comme les plus belles et les plus intenses de sa vie, celles du bref séjour vénitien auprès d'Alde Manuce. L'auteur de cette lettre était le médecin Ambrogio Leone de Nole, qui lui écrivait le 19 juillet depuis l'endroit où, peut-être, il travaillait ou séjournait à Venise, la pharmacie ou « épicerie » à l'enseigne du Corail, *apud speciarium tabernam coralli*.

Cette lettre est tout à fait inattendue. Erasme est depuis longtemps sans nouvelles d'Ambrogio et c'est soudain comme si son ami prenait la parole devant lui et retrouvait le style familier d'autrefois, fait de mots et de pensées spirituels. Parmi tant de lettres sérieuses, lourdes de mauvaises nouvelles, qui arrivent chaque jour dans le bureau d'Erasme et s'entassent sur sa table en attendant une réponse parfois pendant de longs mois — Erasme fait attendre un mois et demi sa réponse, expédiée le même jour que sa lettre à Ambrogio, à un courrier de son grand ami Guillaume Budé écrit en avril et remis le 1<sup>er</sup> septembre —, celle d'Ambroise apporte une bouffée d'humour et tire Erasme de la mélancolie où il semble tomber. C'est un retour au jeu, à la satire, à un auteur cher à tous deux comme Lucien.

Messer Ambrogio, au début de sa lettre, feint avec Erasme de se livrer à une singulière palinodie : lui qui, en tant que médecin de tradition aristotélicienne et versé dans les sciences naturelles, n'a jamais prêté foi à la réalité objective de légendes comme celles de Pythagore et de Protée (l'un revenu à la vie après la mort, l'autre métamorphosé), est maintenant contraint d'y croire puisque ces deux transformations sont arrivées à Erasme. Comme Pythagore, Erasme est mort et ressuscité : pendant ces longues années, en effet, Ambrogio a plus d'une fois appris la nouvelle de sa mort (par Alde en personne en 1513, puis en 1516), heureusement démentie par la suite. Comme Protée, Erasme a changé de forme : d'Italien — comme on pouvait l'avoir considéré à Venise dans le cercle d'Alde — il était redevenu Français,

de Français il était devenu Allemand, tel un veau qui se transforme en oiseau et un oiseau en blé, et c'est ainsi qu'il s'est changé de poète en théologien, de théologien en philosophe cynique, de cynique en orateur. A vrai dire, dans les livres sans nombre écrits et publiés par Erasme (et vus par Ambrogio), il semble que le caractère et l'aspect de l'auteur lui-même aient changé à chaque fois, si bien qu'il paraît réunir en lui trois ou quatre auteurs.

Par bonheur, cet Erasme qui deux fois ou davantage est né à une nouvelle vie se rappelle toujours les vieux amis et fait au fond comme Pythagore qui, ressuscité, affirmait avoir déjà vécu et se souvenir de sa vie précédente. Et dire que lui, Ambrogio, ne croyait pas jusqu'alors à la doctrine pythagoricienne et suivait en revanche la critique aristotélicienne, selon laquelle la mémoire se trouve effacée par la mort ! Maintenant, toutefois, Ambrogio redoute que dans ces métamorphoses Erasme ne devienne pas ce à quoi il s'attend et lui demande en conséquence de se modérer : qu'il veille à ne pas trop nager sous l'eau car il pourrait ne pas revenir à la surface. Il lui rappelle l'Adage *Ne temere Abydum* (Ad. 693).

Bien entendu, au delà de ce ton plaisant, Ambrogio entend dire quelque chose d'autre à Erasme. Le médecin de Nole ne reproche pas du tout à Erasme le style de recherche savante qu'il partage avec lui, cet incessant mouvement d'un sujet à un autre sous l'aiguillon d'une soif de connaissance bien naturelle. Ses métamorphoses, à l'instar de Protée, lui sont agréables mais l'avertissement final, avec le rappel de l'Adage *Ne temere Abydum*, signifie que les changements d'Erasme sont mal vus des autres humanistes italiens. On lui reproche avant tout son abandon de la culture italienne après son départ d'Italie et son rapprochement de la culture européenne à Paris, Bâle et Louvain : Erasme l'Italien est mort tandis qu'est de retour l'Erasme français ou allemand. Le qualifier d'Allemand revient à le blâmer d'être proche, quant à la géographie et à l'esprit, du mouvement de Réforme qui agite en l'Allemagne, qui commence à se teinter de revendications nationalistes ainsi que d'un désir d'indépendance politique et civil face à l'Empire. D'autre part, le « poète » qu'était Erasme s'est transformé en « théologien », c'est-à-dire qu'il est passé des études philologiques et de l'interprétation des auteurs classiques — exercices pratiqués auprès d'Alde et dont les *Adages* donnent comme le résumé — à l'étude des Ecritures dans sa paraphrase révolutionnaire du *Nouveau Testament*. Il s'est également transformé en philosophe cynique — allusion à l'*Eloge de la Folie* dont le renversement apparemment cynique des valeurs est inséparable de l'exaltation de tout ce qui est absurde et erroné — mais aussi en orateur. En somme, jusqu'à ce point, la lettre d'Ambroise est également un message chiffré adressé à Erasme à propos des mouvements qui se font jour en Italie à son endroit et qui pourraient à la longue se révéler dangereux pour lui.

Ambroise poursuit en communiquant à Erasme d'autres nouvelles, comme l'inquiétude générale à propos de la menace turque ou bien la vacance de la chaire de grec à Venise, demeurée sans professeur du jour où Musuro avait décidé de l'abandonner pour s'installer à Rome. Le Sénat de Venise a

décidé de nommer pour finir un successeur avant deux mois, avec un traitement de cent ducats et beaucoup des anciens élèves de Musuro font acte de candidature dans l'intention de lui succéder. Le meilleur est peut-être Pietro Alcionio, traducteur élégant d'Isocrate, de Démosthène et d'Aristote en un style parfaitement cicéronien et, à ce que l'on dit, admirateur d'Erasme. Dans cette partie de la lettre également Ambrogio poursuit un but non déclaré. Le médecin de Nole savait bien qu'en juin 1517 déjà on avait fait valoir à Erasme la possibilité de concourir pour la chaire vénitienne et il lui pose à nouveau la question dans l'espoir que son ami puisse faire un pas afin d'être nommé à cet emploi prestigieux et revenir à Venise. Cet espoir est si faible qu'Ambroise, dans sa lettre, n'y fait même pas allusion. Nous ne saurions dire comment se fût développé l'humanisme européen et qu'elle eût été l'histoire de la Réforme si Erasme était vraiment retourné à Venise et s'il avait dans cette ville, et non à Bâle, poursuivi son aventure intellectuelle.

Enfin, Ambroise dit aussi quelque chose à son propre sujet dans la partie finale, et plus privée, de la lettre. Rien n'a changé dans sa vie depuis qu'Erasme a quitté Venise. Il a, depuis, écrit et publié le *De Nola* et un grand ouvrage contre Averroès, mais c'est seulement pour faire entendre à son ami qu'il n'a pas dormi pendant toutes ces années *ut intelligas nos etiam haud contriuisse noctes in culcitris*.

Erasme, dans sa réponse en date du 15 octobre, à Louvain, fait part de son bonheur de recevoir la lettre inattendue d'Ambrogio, salué par un *Ambrosi doctissime*, qui lui a rappelé les souvenirs des années vénitienes. A la lire, il lui semble être de nouveau à Venise, parmi ses vieux amis : Alde Manuce, le philologue et professeur Battista Egnazio, le jeune Girolamo Aleandro, Marco Musuro et Ambrogio Leone, *cum primis amicorum omnium suavissimum*. Il ne peut s'empêcher de reconnaître ses *lepidissimos mores*, dans cette lettre *quæ tota iocis ac salibus scatet*. Il avoue qu'il est contraint à un changement perpétuel de ville, de pays, de milieux et d'amis. Il envie Ambrogio, qui vieillit dans une ville docte comme Venise mais il l'assure qu'il est demeuré toujours le même : le masque a changé mais pas l'âme. A partir de cette allusion au masque Erasme élargit la métaphore théâtrale à toute sa vie, considérée comme un spectacle sans fin sur le grand théâtre du monde où changent sans cesse mises en scène et décors. Ses ennemis, de nombreuses fois, l'ont abattu et métaphoriquement « enseveli ». Il a lutté contre des brigands, des épidémies, des monstres. Il fut un temps où son caractère était de verre mais il est maintenant endurci comme le diamant. Que pourrait-il faire d'autre ? tel est son destin et c'est Ambroise qui est heureux dans la tranquillité de Venise. Cependant, grâce au thème du masque, Erasme fait allusion à l'un de ses *Adages* les plus importants et les plus élaborés, celui des *Silènes d'Alcibiade* : c'est la vie même qui nous contraint à porter un masque, parfois difforme et monstrueux, sous lequel cependant se dissimule, intacte, l'esprit le plus noble et le plus pur.

Erasme attend avec impatience les nouveaux travaux d'Ambrogio. Il l'appelle plus pour avoir illustré sa patrie dans le *De Nola*. Il a le désir de lire

son ouvrage contre Averroès et rappelle une autre œuvre qu'Ambroise avait en gestation et dont il n'a pas fait mention dans sa lettre, un *De problematis rerum naturalium*. Erasme a une bonne mémoire : en 1523 Ambrogio se décidera à publier le *Novum opus questionum seu problematum*, où il offre une réponse à quatre cent quatre questions d'ordre médical et scientifique, dont quelques-unes sont curieuses et bizarres mais en accord avec le caractère d'Ambrogio comme nous pouvons le voir dans sa lettre : pourquoi, par exemple, les femmes ont-elles plus de goût pour les soldats et les hommes d'aspect martial ?

A propos des autres points de la lettre d'Ambrogio, Erasme répond qu'il n'y a rien à craindre de la part des Turcs si l'on établit la concorde entre les princes chrétiens. Quant aux lettres, il faut craindre davantage l'action de moines et de théologiens intolérants, même si l'humanisme progresse désormais dans toute l'Europe avec la protection des princes. Et la chaire vénitienne ? Erasme se laisse aller à reprocher à son vieux maître, Musuro, d'avoir trahi sa vocation de professeur en préférant devenir évêque plutôt que d'enseigner, finissant par être dévoré par Rome. Personne ne pourrait concourir pour sa chaire sans être italien sauf à se couvrir de ridicule. Erasme renonce en pratique à retourner à Venise et a conscience de l'hostilité dont fait preuve l'humanisme italien à l'égard de la culture européenne, une hostilité qui devait se raidir encore l'année suivante, à Rome, à l'occasion du procès intenté contre Christophe de Longueil, l'humaniste français qui avait eu l'audace de devenir citoyen romain, rêvant d'être cicéronien alors qu'il n'était pas Italien. Contre cette raideur Erasme devait écrire, moins de dix ans plus tard, le *Ciceronianus*, acte d'accusation du cicéronianisme italien le plus rétrograde à ses yeux.

Dans sa lettre à Ambrogio, Erasme se réjouit au moins de connaître le nom d'un « bon » cicéronien, Alcionio et souhaite lire ses traductions d'Aristote. Mais il défend également les noms des plus grands esprits de l'Europe : Thomas Linacre en Angleterre, médecin comme Ambrogio et du même âge que lui, ami d'Alde autrefois, traducteur de Galien et des *Meteoræ* d'Aristote ; le médecin Guillaume Cop en France, traducteur de Paul d'Égine et ami de Guillaume Budé.

Sa lettre s'achemine désormais vers sa conclusion et retrouve le ton plus familier de la conversation. Erasme, qui se dit déjà *totus canus*, prie Ambrogio de veiller à sa santé afin que leur amitié puisse se poursuivre durant leur vieillesse, dans l'espoir improbable d'une rencontre. A cet endroit, il insère un beau souvenir d'Alde qui plaisantait avec Erasme en feignant un bégaiement sénile, comme s'ils s'étaient revus après vingt ans et surtout s'ils venaient à parler de leur projet d'Académie. Avec ce souvenir, Erasme ajoute qu'il est certes agréable de converser avec Ambroise mais que d'autres tâches le pressent et l'empêchent de poursuivre. Mais le nom d'Ambroise demeurera toujours dans les *Adages*. Puisse également celui d'Erasme demeurer dans les ouvrages d'Ambroise en gage de leur amitié. L'épître s'achève avec la prière de saluer de sa part Egnazio et Francesco Asolano qui, après la mort de son père et sous la tutelle de son grand-père Andrea, prési-

dait au destin de la maison Manuce, ce même Francesco qu'enfant on surnommait Manuziolo et qui jouait avec lui, Erasme, entre les presses de l'atelier de typographie.

Il est aisé de s'apercevoir qu'il manque un nom parmi ces salutations, le nom d'un personnage qui, de nombreuses années auparavant, avait été un grand ami des deux correspondants et dont il est cependant fait mention au début de la lettre d'Erasme : Girolamo Aleandro. Quelques allusions d'Erasme pourraient même être interprétées en songeant à lui. Aléandre, jeune humaniste de Motta di Livenza, était parvenu âgé d'à peine plus de vingt ans à Padoue, où enseignait Musuro, ainsi qu'à Venise, où se trouvait Alde. Il était devenu l'élève de l'un et le collaborateur de l'autre, surtout pour les éditions grecques, en compagnie de Carteromaco. Son sentiment amical pour Erasme avait été fulgurant pendant les quelques mois où ils avaient vécu ensemble, dans une même pièce de la maison d'Alde, au début de 1508. Erasme apprit beaucoup des « zibaldoni » qu'Aléandre lui communiquait généreusement et dont il utilisa le matériel philologique dans l'édition aldine des *Adages*, où il cite également Ambrogio Leone. Il aida, en revanche, son ami à chercher fortune à Paris en le munissant d'une lettre de recommandation pour Guillaume Budé et ses amis parisiens. Ce fut là le début du succès européen d'Aléandre, qui devint en peu de temps professeur à la Sorbonne et recteur de l'Université tandis que son ambition se tournait vers la carrière ecclésiastique, commencée comme secrétaire auprès de l'évêque de Liège Evrard de La Marck et poursuivie avec son retour en Italie auprès de la Curie romaine. Aux yeux d'Erasme, Aléandre était coupable de la même trahison qu'il reprochait à Musuro : avoir abandonné les études humanistes pour une brillante carrière mondaine. Aléandre, quant à lui, commença à nourrir une profonde hostilité envers Erasme, en le piquant d'abord dans ses cours parisiens — ses carnets manuscrits le démontrent — puis en l'attaquant de front les années suivantes, au point qu'Erasme devait le considérer responsable des écrits les plus infamants qui circulaient sur son compte.

Et Messer Ambrogio ? Son nom est régulièrement cité dans les lettres d'Aléandre à Alde Manuce en 1507-1508 en tant que grand ami de Girolamo. Il n'y avait pas longtemps que le médecin de Nole était parvenu à Venise, peut-être vers 1504, à cause du très grand trouble où se trouvait son pays alors en proie aux guerres et aux inondations. Il était retourné à l'université de Padoue, où il avait déjà obtenu son titre de docteur en médecine et avait fait la connaissance de Musuro, grâce à qui il avait affermi sa connaissance du grec, commencée à Naples avec Sergio Stiso da Zollino. Présenté par Musuro, il ne lui avait fallu qu'un pas pour entrer dans le cercle des amis d'Alde les plus chers, au moment où ce dernier avait besoin à ses côtés d'un humaniste napolitain. En mars 1505 Jacques Sannazar passa à Venise et parla probablement avec Alde des textes classiques qu'il avait découverts en France pendant son exil. La même année, le napolitain Pietro Summonte et Alde débattirent de l'édition des œuvres poétiques de Giovanni Pontano et, les années suivantes, Alde laissa à Naples le champ libre

pour l'impression des œuvres en prose du même humaniste. Ce n'est pas un hasard si, en 1518, lorsqu'il fut décidé de publier ce corpus pour la première fois réuni, Francesco Asolano décida de s'en remettre aux bons soins, lointains, de Pietro Summonte et à ceux, proches, de messer Ambrogio.

Ambrogio Leone pouvait aider Alde dans deux des disciplines scientifiques qui lui tenaient le plus à cœur, l'étude et l'édition des œuvres philosophiques et scientifiques grecques, en s'élevant au-dessus des polémiques qui, en ces années encore, pouvaient naître entre Leoniceno et Carteromaco. C'est en ce sens qu'il convient d'entendre la position philosophique d'Ambrogio. Son anti-averroïsme radical le conduisait à s'opposer aux plus récents développements de l'école padouane, où enseignait Pomponazzi, accompagné de Lazzaro Bonamico, ancien collaborateur d'Alde avec Aléandre et destiné à se révéler un élève pugnace de la nouvelle école. Les fruits des études aristotéliennes et médicales d'Ambrogio Leone ne devaient pas au total être exceptionnels : outre les *Castigationes in Averroym*, on pourrait rappeler sa traduction du *De urinis* du médecin byzantin Actuarius, imprimée en 1519, celle du traité d'Aristote *De uirtutibus* ainsi que les annotations au *De diffinitione* d'Alexandre d'Aphrodise — ces deux derniers travaux furent publiés après sa mort.

Il ne faut pas s'étonner qu'Aléandre considère Ambrogio comme un maître. Il n'oublie jamais, dans ses lettres à Alde, de se rappeler au bon souvenir de messer Ambrogio. De Motta, il écrit le 1<sup>er</sup> novembre 1507 :

Valete, salutate li di casa et la excelentia di misser Ambrosio et li altri amici,

puis encore le 30 novembre :

Non sto già perciò in lecto, ve prego interim modeste feras meam absentiam, che per dio un zorno me pare cento anni a poter fruir con reposito la vostra doctissima consuetudine et del mio præclaro messer Ambrosio et de li boni amici, cossi' domestici como di servitori di casa, alli quali molto vi prego ve piacqui raccomandarmi et præsertim a messer Andrea mio carissimo patrono.

D'Udine, il écrit la 4 janvier 1508 :

Salue Alde optime. Io scripsi alli zorni passati a messer Ambrosio che la terza festa di Natal over quarta io era per partirme da la Mota per Venetia... Salutate messer Ambrosio con tutti di casa.

Enfin dans la lettre la plus importante, écrite à Paris le 23 juillet 1508, Aléandre fait part de son retour aux études philosophiques et de sa fréquentation de Lefèvre d'Étaples, qui enseigne au collège du cardinal Le moine :

Et che la via ci sia per essere compendiosa et di quella che messer Ambrosio vole credo che l'habiamo trovato. Et doliomi che a Venetia non se trovi ben el nostro Ambrosio, al qual molto me recomandate.

Ces propos révèlent l'accord entre la méthode de lecture et d'interprétation des textes d'Aristote que pratique Ambrogio et celle de Lefèvre qui, à

la suite d'Ermolao Barbaro, recourait directement au texte d'Aristote en s'appuyant au besoin sur les commentateurs anciens, tels Alexandre d'Aphrodise et Porphyre, mais en passant par-dessus toute la tradition médiévale et scolastique. Mais ces mots révèlent également, à notre surprise, que le milieu vénitien commençait à peser au médecin de Nole. Qu'arrivait-il ? Était-ce le rétrécissement de ces vastes carrières ouvertes à la libre recherche savante et qui l'avaient arraché à Naples quelques années auparavant ? Était-ce le départ d'Erasmus ? L'approche de la guerre ?

Le destin, cependant, d'Ambrogio était de demeurer à Venise. C'est là qu'il acheva le *De Nola*, son grand œuvre imprimé en 1514 avec les splendides gravures de Girolamo Mocetto, tribut à sa patrie lointaine qu'il ne devait plus revoir. Le premier livre témoigne de son ample culture et de la qualité de sa formation, reçue au sein de l'Académie napolitaine. Ambrogio, en « antiquaire », est attentif à l'examen des inscriptions, des monuments et des ruines, au point de reconstruire en esprit la Nole antique et d'en dresser un plan dodécagonal, reflétant ainsi les débats humanistes sur la cité idéale et anticipant la reconstruction de la Rome antique tentée par Raphaël, Fabio Calvo et Andrea Fulvio. Mais, dans le second et le troisième livres, Leone nous transmet l'image de la ville réelle, de la Nole moderne et de ses institutions, de la société, de la vie religieuse. Il va jusqu'à nous rappeler ceux de ses concitoyens qui se sont illustrés dans les arts et les métiers par l'excellence de leurs qualités et de leurs intelligences mais aussi les humanistes et les poètes qui avaient, dans les temps modernes, séjourné à Nole ou bien en avait loué la culture : le poète, ami de Sannazar, Giovanni Francesco Caracciolo, dit *Petrarca Neapolitanus* ; Pontano en personne, qui s'y serait réfugié lors d'une épidémie ; Lorenzo Valla qui en avait apprécié la langue *antiqua* au témoignage d'Antonello Petrucci et de Filippo Bononi ; Giovanni Attaldo, archevêque de Trani mort et enseveli à Nole ; Aurelio Bienato, élève de Valla ; Annibale Ianuario, évêque de Salerne ; Antonio de Ferrariis, dit Galateo ; Pietro Gravina et Raimondo Orsini. Il faut également souligner la compétence peu commune d'Ambrogio en matière d'arts figuratifs et en particulier d'architecture, compétence qui l'incite à lire attentivement le *De re ædificatoria* de Leon Battista Alberti — ce n'est pas un hasard si Sannazar le lit également pendant ces mêmes années — et à affirmer le primat de l'architecture sur les autres disciplines dans le *De nobilitate rerum dialogus*, publié de façon posthume en 1525 en compagnie du *De virtutibus*.

Grâce à la remémoration d'un passé glorieux Ambrogio Leone comblait le vide de ses dernières années à Venise. C'était là également le moyen de se rappeler sa jeunesse et un amour qui, rapporté dans le *De Nola*, était lié à son entrée dans le monde littéraire napolitain. Il avait aimé une certaine Beatrice de Notariis et avait commandé sa statue en marbre à Tommaso Malvito (voir note bibliographique). Il avait le projet de faire écrire les louanges de cette dame par des poètes du temps dans des textes qu'il eût recueillis et publiés pour former un immortel *Beatricium*. Sannazar, sollicité par Ambrogio dans une belle lettre de novembre 1493, n'écrivit rien mais

conserva l'original de la lettre dans le manuscrit 9737e de la Bibliothèque Nationale de Vienne, à côté de lettres de Giovanni Pardo, de Bembo, de Falconio et de Ludovico Cervario à Cassandra Marchese. Il eut plus de succès, pour la partie latine, avec Ercole Strozzi, futur compagnon de Bembo à Ferrare et, pour la partie italienne, avec Timoteo Bendedei et Antonio Tebaldeo qui, en 1514, lui envoya un sonnet pour le remercier de lui avoir offert un exemplaire du *De Nola*.

Ambrogio Leone mourut en 1525. Quelques mois plus tard, son fils Camillo publia deux œuvres de son père qui gisaient encore inédites sur sa table de travail, le *De nobilitate rerum Dialogus* et sa traduction du *De uirtutibus*. En octobre, la nouvelle de sa mort parvint jusqu'à Erasme, incrédule. Après la mort de tant d'amis et de connaissances, celle-ci lui donnait le sentiment d'être un survivant. Il n'avait pu, comme il le désirait, retrouver un jour Ambrogio, l'un et l'autre chenus.

### Note bibliographique

Le texte de la lettre d'Ambrogio Leone à Erasme et celui de la réponse se trouvent dans l'*Opus epistolarum Des. Erasmi Roterodami*, ed. P.S. Allen, t. III, 1517-1519, Oxford 1913, 352-353.

Pour les lettres de Jérôme Aléandre, voir P. DE NOLHAC, « Les correspondants d'Alde Manuce : matériaux nouveaux d'histoire littéraire », *Studi e Documenti di Storia e Diritto* IX (1888), 203-248.

A propos du *De Nola*, on verra la traduction italienne de P. Barbati (Naples 1934) et l'édition de A. Ruggiero (Naples 1997). Voir également les études de A. MAIURI, « Sul *De Nola* di Ambrogio Leone », *Studi in onore di R. Filangieri*, II, Naples 1959, 261 suiv. ; P. MANZI, « Alcuni documenti di cartografia nolana, ovvero Ambrogio Leone e Gerolamo Mocetto », *Universo* LIII, 4 (1973), 811-818 ; D. DEFILIPPIS, « Tra Napoli e Venezia : il *De Nola* di Ambrogio Leone », *Quaderni dell'Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento Meridionale* 7 (1991), 23-64.

Sur l'histoire du *Beatricium*, voir E. PERCOPO, « Una statua di Tommaso Malvitico ed alcuni sonetti del Tebaldeo », *Napoli Nobilissima* II (1893), 10-11 ; P. DE MONTERA, « La Béatrice d'Ambroise Leone de Nola : ce qui reste d'un *Beatricium* consacré à sa gloire », *Mélanges de philologie et de littérature offerts à Henri Hawvette*, Paris 1934, 191 suiv. ; I. SANNAZARO, *Opere volgari*, ed. A. Mauro, Bari 1961, 399-401 ; M. CASTOLDI, « Per il *Beatricium* », *Quaderni di filologia e lingue romanze*, 3<sup>e</sup> série, 4 (1989), 33-49.

De façon générale, à propos d'Ambrogio Leone, on verra les monographies de L. AMMIRATI, *Ambrogio Leone nolano*, Marigliano 1983 et de F. SICA, *Ambrogio Leone tra Umanesimo e scienze della natura*, Salerno 1983.